

peu partout, la jeune génération n'apportait pas le même soin sérieux et le même entier dévouement que les anciens. Les plus anciens étaient d'ailleurs ceux du commencement. Je puis certifier que lorsqu'un frère à l'œuvre était présent, on attendait aussi ce que le Saint Esprit mettrait à cœur de l'un ou de l'autre de donner. Parfois c'étaient des frères d'âge moyen qui s'exprimaient, mais généralement c'étaient plutôt les cinq ou six frères de la «vieille garde» qui prenaient la parole. Il y avait dans le courant de la semaine une réunion d'édification et une de prières. C'était fréquent, après le premier cantique et la prière, de chanter encore un cantique, mais tout se faisait dans «l'attente». Comme je pus bientôt m'en rendre compte, ces cinq ou six frères avaient chacun un don particulier: le frère P. possédait un trait caractéristique d'évangéliste; chez un autre, c'était l'édification; chez un troisième, c'était le don de pasteur qui le distinguait. Le frère P., quoique au commencement de la trentaine seulement, était éminemment docteur. Un autre, qui ne présentait jamais la Parole, et qui avait été auparavant un homme brutal, était distingué dans l'indication des cantiques. De cette façon, les frères se complétaient avec ceux qui ne prenaient la parole qu'occasionnellement.

Il se produisit aussi, lors de mon séjour, un cas de discipline à l'égard d'un jeune couple qui devait être exclu. A cette occasion, une réunion de prière spéciale fut convoquée, au cours de laquelle on porta deuil sur «notre faute», (pas la leur), beau trait d'un esprit agréable à Dieu.

En 1889, le frère Faucherre, déjà bien âgé, me racontait le fait suivant: en 1860, les réunions furent interdites par ordre des autorités et les contraventions punies de 800 francs d'amende. Taupier de la commune d'Apples, village situé à une heure de marche de Pampigny, il venait dimanche et semaine aux réunions de Pampigny, où il prenait aussi de l'action. Après une réunion, le frère fortuné X, qui venait de payer l'une de ces amendes, lui cria: - Halte, frère Faucherre, ce n'est pas ainsi que l'on s'en va! - et prenant congé de lui, il l'embrassa, lui

donnant le baiser fraternel. Pampigny était une assemblée selon le modèle du début, cela me réchauffe le cœur en y repensant.

Après que le frère S.Prod'hom eut remis sa boulangerie pour se consacrer entièrement à l'œuvre du Seigneur, je me rendit aux Bioux, un village horloger situé sur les hauteurs du Jura. Il en allait là autrement qu'à Pampigny. Les frères étaient plus nombreux, mais un seul présentait la Parole. Mais bien qu'il n'y ait eu que ce frère pour le faire, il y avait néanmoins encore une réelle attente de la direction de l'Esprit Saint, et rien d'autre. Ce frère âgé n'avait pas un don prononcé d'orateur, mais ce qu'il disait, et la manière dont il le disait, était convaincant; il était fondé dans la Vérité. Il n'était certainement pas la cause du fait que d'autres frères ne s'avançaient pas pour plus d'action, mis à part une lecture, les prières ou l'indication des cantiques. Ils étaient pour la plupart venus sur le tard à l'assemblée et lorsque occasionnellement l'un d'eux intervenait, ce n'était pas toujours pour l'édification de l'assistance. Après le délogement de ce frère âgé, plusieurs arrivèrent à vaincre leur timidité et purent servir avec bénédiction.

En 1893, je me fixai à Guebwiller. Au cours des années qui suivirent, je ne connus rien d'autre que de considérer comme évident le fait de s'attendre au Seigneur et au Saint Esprit. Les frères à l'œuvre du Seigneur qui nous visitaient s'en tenaient à ce principe. C'est à cette époque que j'appris à connaître bien des frères français et allemands, entre autres le frère Karl Brockhaus (1822-1899) en 1886, aux conférences mensuelles de Lausanne, ainsi que le frère Dr. H. Rossier (1835-1928) et le professeur A. Ladrière (1825-1899). Oh! combien ces conférences étaient bénies, on ne connaissait alors rien en fait de débats et de discussions.

Pour en revenir au sujet de la direction de l'Esprit, je me souviens qu'une fois, à Pampigny, après une réunion pendant laquelle on avait attendu longtemps jusqu'à ce qu'un frère propose et parle sur Colossiens ch. 3. Le frère S. Prod'hom avait dit qu'il avait ressenti comme une voix lui disant : lis Colossiens ch. 3! Mais comme il n'avait alors rien à

dire sur ce chapitre, il n'avait pas osé en proposer la lecture. Mais lorsque l'autre frère eut lu et parlé sur ce sujet, son cœur fut alors si plein qu'il aurait pu parler sur ce texte pendant des heures. Cette expérience s'est renouvelée bien des fois, comme le cher lecteur a pu le réaliser souvent lui-même.

Je me souviens aussi d'un cas semblable vécu plus tard ici à Freudensstadt où je me trouve depuis vingt ans. Fréquemment, mais pas toujours, c'est moi qui présente la Parole. Un dimanche après-midi, je ressentis que c'était Romains 12 qui devait être présenté et médité. J'attendis longtemps pour voir si un frère n'aurait pas une pensée à exprimer sur ce sujet; je ne voulais pas être un obstacle à la libre action d'un autre. Et finalement, qu'est-ce qui fut lu par un autre frère? Précisément Romains 12!

Pour l'indication d'un cantique, il en fut de même encore plus fréquemment, quoiqu'il est évident qu'on ne peut pas attendre qu'il en soit toujours ainsi. Généralement, je n'aurais pas pu dire pourquoi je devais lire tel ou tel passage. Mais le résultat, ainsi que la propre conviction intérieure, donnait ensuite dans l'âme un réel sentiment d'approbation.

Sur ce sujet, encore un souvenir de mon séjour à Mulhouse: Le frère Grau, de Westerwald, nous visita une fois. Lors de la réunion du mardi soir, malgré une longue attente, il ne reçut aucune indication d'en haut sur quoi il devait parler. Finalement, l'un des frères présents proposa la lecture de l'histoire du fils prodigue. Le frère Grau lut alors Luc 15 et médita, mais sans en éprouver une réelle satisfaction. Et pourtant, que ne constata-t-on pas ensuite? C'est qu'une assistante avait été convertie. Des cas semblables se sont produits et se produisent encore! Doit-on, pour l'amour du nouveau, abandonner cette habitude heureuse? Ce serait renoncer au principe fondamental de la dépendance du Saint Esprit.

A Guebwiller, je ne pouvais pas lire ma bible le dimanche matin, car je devais travailler le samedi pour deux jours afin de ne pas être obligé d'ouvrir la boulangerie le dimanche matin. Pour cette raison, je me rendais à la réunion de culte l'esprit non

influencé et ne pouvais de ce fait pas parler sur un sujet prémédité ou réfléchi à l'avance. Et combien ce furent d'heureuses réunions! Chacun venait dans l'esprit de «**l'attente**» et sans préméditation. Pour cela, il est naturellement nécessaire qu'au cours de la semaine on vive de la Parole; pas seulement en lire un passage, mais qu'on la sonde tout en se laissant sonder par elle. A Guebwiller, je ne présentais pas souvent la Parole, c'était le service d'un autre frère, et je dois dire qu'il trouvait toujours ce qui était à propos, ce dont je me réjouissais intensément. Et à cette occasion, j'ajouterai seulement en passant que, le dimanche matin, l'assemblée à Guebwiller se mettait à genoux pour chaque action de grâces.

A Freudenstadt, il allait de soi que je devais souvent présenter la Parole (ceci, compte tenu de l'âge de l'auteur et du petit nombre de frères ) mais on ne déviait pas du principe de «**l'attente**». Et cette attente était souvent accompagnée de tremblement (1 Cor. 2, 4). Mais quelle joie quand ce qui avait été présenté sans recherche faisait déborder le cœur et abonder la parole pour l'édification des auditeurs.

Cet exercice de dépendance n'est pas une conviction personnelle. Il fut bien au contraire cultivé par les frères dès le début: En 1853, le frère J.N.Darby s'entretint une fois à Berlin avec le fameux professeur Tholuck sur la direction du Saint Esprit. Tholuck était d'avis que la théorie était bien exacte, mais qu'en pratique la chose était irréalisable. «**L'avez-vous essayé?**» rétorqua Darby. Et c'est bien là toute la question. La foi compte sur ce qui est invisible et insensible à l'homme dans la chair. Elle reste dans la dépendance et ne s'engage que selon ce principe.

Je reconnais m'être aussi permis autrefois de parler sur un sujet sur lequel j'avais lu quelque chose et qui m'avait si impressionné que j'en parlai dans l'assemblée. J'en ai été chaque fois mécontent et par la suite j'abandonnai cette manière de faire. Et même je n'aurais simplement pas pu en parler, même s'il put me paraître à propos de le faire, car je ne pouvais me défendre de l'impression qu'il

s'agissait de quelque chose de réchauffé. Dans ce cas, il n'y a pas la puissance de la spontanéité qui jaillit d'un cœur débordant.

Il faut donc toujours revenir à ceci: **s'attendre à une nouvelle direction du Saint Esprit!** Lorsque le cœur est rempli du Seigneur, il n'est pas difficile de recevoir une direction de Lui. Ceci ne peut s'acquérir par l'étude, ce doit être saisi par la foi, et avoir sa source dans une communion personnelle avec le Seigneur. Cela ne doit rien avoir de servile non plus, comme si l'on était craintif et inquiet, se demandant: as-tu bien choisi la juste portion que l'Esprit de Dieu voulait? Non, il n'en est pas ainsi, mais tout ce que l'Esprit met au cœur quant à la personne du Seigneur, ou à propos de Son œuvre, ou de quelque vérité biblique, doit être présenté en se fondant sur un texte de l'Écriture. Combien de fois n'en avons-nous pas éprouvé la bénédiction! «**L'attente**» conduisait à ceci, qu'un frère lisait un passage de la bible sans avoir rien à dire de plus; mais ces versets me saisissaient - ou encore un autre frère - à tel point que de la méditation qui suivait se dégageait une chaleur toute particulière. Parfois suivait en toute tranquillité une seconde méditation par un autre frère, et même encore par un troisième, tout **selon ce que le Seigneur donnait**, étant bien entendu que chacun de ces frères vivaient dans la communion avec le Seigneur.

Il est bien possible que les choses ne se déroulent pas toujours comme il se devrait, mais le Seigneur use de patience, pour autant qu'il y ait de la piété. Mais le principe fondamental demeure, que rien de contraire à la direction du Saint Esprit ne devrait être enseigné. Cela signifierait se soustraire, ou se laisser soustraire à Sa direction, et se priver de la bénédiction qui en découle. F.KAUPP

- *Si vous êtes conduits par l'Esprit (Gal. 5.18)*

- *Soyez remplis de l'Esprit (Eph.5.19)*

- *N'éteignez pas l'Esprit ( 1 Thes.5.19)*

# L'ATTENTE DANS L'ASSEMBLÉE

*Extrait d'une ancienne lettre à propos de «l'attente» dans le rassemblement.*

En l'an 1885, le Seigneur m'arrêta sur le chemin de Mulhouse (Alsace), alors que j'étais jeune ouvrier, et cela par le moyen des frères qui se rassemblent au nom de Jésus, ainsi que je le reconnus plus tard. Des circonstances particulières m'amènèrent alors, moi qui ne connaissais pas les vérités concernant «**l'assemblée de Dieu**», à aller tout d'abord à la Communauté évangélique, puis chez les baptistes, que je fréquentais simultanément. Ceci me fut très utile par la suite pour ma formation.

*Ensuite l'auteur fit la connaissance des frères à Mulhouse et se joignit à eux.*

Ensuite je vins à Guebwiller pour mon travail et, là aussi, dans la petite assemblée locale, je ne connus pas autre chose que «**s'attendre à ce que le Saint Esprit pouvait donner à l'un ou à l'autre**». Puis mon chemin me conduisit à Colmar où il y avait une assemblée récente. Le frère Vodoz (1836-1906) y venait le jeudi, comme il le faisait le mardi à Mulhouse. Par contre, le dimanche, nous étions entre nous, comme c'était le cas à Guebwiller.

En 1888, je vins à Pampigny, dans le canton de Vaud (Suisse), chez le frère Samuel Prod'hom (1857-1933). Là, je fis des expériences très intéressantes. L'assemblée dans ce village de paysans était nombreuse en comparaison du nombre des habitants. Il y avait des frères âgés et des jeunes en assez grand nombre. Cependant, comme c'est le cas un